

25 Sept. 1975

LES PAYSANS DE MAO VEDETTE DE LA BIENNALE DE PARIS

A Biennale de Paris (1), ex-Biennale des jeunes, en est à sa neuvième manifestation. Ses débuts furent modestes et marqués par d'assez timides tentatives, encore que l'on y ait eu la révélation de talents aujourd'hui solidement établis, comme Yakov Agam, auteur des décorations commandées par Georges Pompidou pour l'Elysée, de Tingueley fabricant de mécaniques inutiles, du Martial Raysse introducteur du néon — ne pas lire néant ! — en peinture, de Boltansky et de Titus-Carmel, l'un des rares dessinateurs de la jeune génération.

Aujourd'hui, la Biennale est engagée dans l'extrême avant-garde, celle qui conteste à la fois l'art et la société. Il ne s'agit plus d'art mais d'anti-art, et les exposants ne sont pas des artistes mais des anarchistes, selon le terme trouvé par Hélène Parmelin. Alors, on présente des abats

de lapin couverts d'un essaim de mouches vivantes, des moulages de sexes en érection, avec la photo du modèle, d'immondes coussins kitch en satin cyclamen, une série de photos démontrant l'art de manger les bananes lorsqu'on est une demoiselle soignée... une case cubique dans laquelle les visiteurs sont priés d'écrire leurs remarques, et ils ne s'en privent pas :

« Un W.C. por favor ! »
« C'est débile... comme le reste. »

« Fin de la culture bourgeoise. »

Passons... Mais tout cela oblige à constater à quel point Malevitch, Mondrian et les dadaïstes étaient il y a cinquante ans — et plus — de prodigieux novateurs, car toutes ces calembredaines ne sont que la caricature de leurs découvertes.

On comprend que Philippe Bouvard (lire « France-Soir »

date 21-22 septembre) se soit ébaudi. Cependant, ce pandémonium n'est pas dépourvu d'un certain ordre. On y distingue une section d'art classique avec les œuvres minutieusement naïves de Gage Taylor et de Bill Martin, des sections d'art corporel, d'art conceptuel, d'environnement, et... de travestis. Après tout, ça aussi, c'est de l'art !

Finalement, lorsqu'on a parcouru les salles des deux musées d'Art moderne au milieu d'un ennui de plus en plus pesant, on plonge dans un bain de fraîcheur et de pureté au musée Galliera. Là sont présentées les gouaches des peintres-paysans

Je ne sais si c'est la pensée du président Mao qui anime ces artistes, mais leurs œuvres, ou l'on distingue des éléments de la peinture chinoise traditionnelle, sont ravissantes et pleines d'enseignements. Elles représentent les différents aspects de la

vie d'une commune populaire avec une conviction pleine de saveur.

A citer, notamment, « L'étang des poissons », « Le poulailler de la brigade », « Les montagnes verdoyantes sont des trésors », « La culture des plantes médicinales », et celle-ci qui mérite d'être méditée : « Travailler pour accélérer le changement... »

Si l'art est un moyen de communication éternel, le message des paysans de Houhsien n'est pas près d'être incompris.

Jean-Paul CRESPELLE.

(1) Musée national d'Art moderne et musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, 11 avenue du Président-Wilson.

Musée Galliera, 10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie. Entrée groupée : 8 F.

23 Sep 1975

LE FIGARO — MERCREDI 24 SEPTEMBRE 1975

ARTS

Interdit aux adultes

Le 1er octobre, la Biennale de Paris réservée aux moins de quinze ans

Strictement interdite aux adultes : la Biennale sera, le mercredi 1^{er} octobre de 12 à 19 heures, la seule manifestation artistique de Paris réservée aux moins de quinze ans. L'idée vient d'Amsterdam où le musée d'Art moderne a déjà tenté cette expérience en ouvrant ses salles aux enfants qui peuvent ainsi évoluer, comme bon leur semble, parmi les œuvres exposées.

Les responsables de la Biennale de Paris espèrent que cette journée permettra aux jeunes d'exprimer leurs idées devant les formes nouvelles de l'art en évitant de subir l'influence de leurs aînés.

Une petite dérogation toutefois : à 19 h 30, les parents pourront rejoindre leur progéniture pour assister, dans l'amphithéâtre du musée de la Ville de Paris, au spectacle d'ombres chinoises de Lourdes Castro.

22 Sept. 1975

Le Coréen est venu avec sa poule et le Japonais avec ses pantoufles



Faites vos œufs !

Les dix tourne-disques de Hitoshi Nomura distillent inlassablement du tchécoslovaque.

Trois heures par jour Ulrike Rosenbach tire à l'arc sur la Vierge et l'enfant sans défense.

Il y a tellement de chefs-d'œuvre exposés à cette neuvième Biennale de Paris qu'il a fallu répartir les artistes entre le musée national d'Art moderne, le musée d'Art moderne de la ville de Paris et le musée Galliera. J'en arrive d'ailleurs à me demander si l'on se trouve

en face d'une véritable prolifération artistique ou si les conservateurs n'ont pas de plus en plus de mal à distinguer les pièces à exposer des détritus abandonnés par la manifestation précédente.

A la Biennale en effet tout est permis. Sauf d'avoir plus de trente-cinq ans. Plus d'une centaine d'artistes (dont un quart de femmes) sont venus à cette occasion du monde entier. Certains, comme le Japonais Hikosaka, ont même apporté avec eux leurs meubles ; ce bel artiste nippon a choisi, en effet, de présenter aux connaisseurs parisiens son propre living-room qu'il a fait transporter à grands frais avec meubles, téléviseur, disques, livres, bibelots et pantoufles de Tokyo à Paris.

Un de ses compatriotes nommé Hitoshi Nomura signe dix tourne-disques tous identiques sur lesquels tournent en permanence un microsilicon

(rayé) donnant des cours de prononciation aux étudiants tchécoslovaques. Autre esthète venu d'Extrême-Orient Lee Kam So se borne à parrainer les évolutions d'une poule pondeuse. Vu le manque d'emprise des amateurs d'art pour sortir leur chequier, il ne faut pas s'attendre à trouver des œufs d'or dans la vasque mise à la disposition du volatile.

Les Chinois, arrivés massivement eux aussi, sont beaucoup plus sérieux. Appartenant à l'Association des artistes paysans du district de Houhsien et divisés en « paysans pauvres » et « moyens pauvres », ils ont brossé des tableaux destinés à encourager le travail productif. Ainsi peut-on admirer le portrait d'un « secrétaire vétéran du parti », le poulailler de la brigade et une fresque intitulée « s'en tenir toujours au principe de diligence et d'économie malgré la prospérité ». Un peu plus loin j'ai décou- vert

« travaillez dur pour accélérer le changement » et « la lapinière de la commune ». Aucune de ces quatre-vingt toiles, dues au pinceau des secrétaires de cellule, des chefs de brigade de production, ou des chefs de compagnie de la milice populaire n'est hélas à vendre.

Chemin faisant, j'ai assisté à un bien désolant spectacle : les trois superbes gâteaux d'anniversaire présentés par le Japonais Kyōji Takubo (et visiblement achetés chez le pâtissier du coin) ont été rageusement écrasés contre le mur sous l'œil perplexe d'un vieux gardien du musée qui n'avait vu, jusqu'à présent, que des pâtisseries au plafond.

Pris sans doute de court par les dates de la Biennale, le Suisse John Mikael Armeder n'a eu le temps que de rassembler son matériel de travail : échelle, pinceaux, boîte

de peinture, papier de verre et verre d'eau. Le tableau viendra la prochaine fois. Nom Hunger, artiste de nationalité inconnue, a composé une nature morte à l'aide d'une dizaine de boîtes de conserves recélant de la nourriture pour chats et chiens.

Enfin il faut saluer l'apparition des premiers supporters de l'Ecole d'art infantile, assis par terre et entourés de petits paniers, de fruits, de bouts de tissu et de poupées désarticulées. Ils ne sont pas plus sérieux que les autres. Mais au moins, eux, ils sont, si l'on se réfère à leur raison sociale, parfaitement lucides...

(Enquête de
Paul WERMUS.)

Photos de
Michel PANNU.)